

MONASTÈRE DE L'ÉPIPHANIE¹

Il n'est pas facile d'exprimer les raisons pour lesquelles les rites orientaux ont influencé notre prière communautaire. En effet, le mot « influencer » ne suffit pas à rendre compte de la complexité du vécu. La liturgie communautaire est la pointe émergée d'un iceberg dont la plus grande partie reste cachée. Le point de départ de notre office actuel n'est pas celui d'une recherche consciemment voulue. Nous avons l'impression d'avoir été conduites pas à pas sur un chemin dont nous découvrons la cohérence au fur et à mesure, et ce n'est que rétrospectivement que nous prenons conscience que tout était en germe dès le départ.

Les pages qui suivent tenteront de rendre compte de cette expérience par deux approches complémentaires. Nous relèverons d'abord les moments-clés de notre parcours, les événements et rencontres qui furent tantôt des ouvertures sur un monde inconnu pour nous, tantôt des confirmations d'intuitions qui conduisaient implicitement notre recherche. Dans une deuxième partie, nous donnerons quelques exemples concrets de nos choix liturgiques.

Les étapes d'un parcours.

Nous avons été accueillies dans le diocèse d'Aix-en-Provence par Mgr de Provençères qui nous a accompagnées de sa bienveillante sollicitude pastorale pendant 25 ans. Nous désirions une vie simple et pauvre, en suivant la Règle de Saint Benoît, avec l'office bénédictin alors chanté en latin ; à partir de 1960, nous l'avons chanté en français, en nous inspirant des tons et des antiennes grégoriennes.

Deux faits, en soi minimes, sont à l'origine de notre évolution. En modulant en français, sur une mélodie grégorienne, l'une des homélies de saint Léon le Grand pour la Nativité du Christ, nous avons fait l'expérience d'une théologie chantée ; elle nous atteignait à une toute autre profondeur que la simple écoute de la lecture patristique. Nous devions apprendre progressivement que c'était là le propre des liturgies orientales.

Le deuxième fait fut, en 1962, la lecture du livre *La manifestation du Seigneur* du P. Lemarié² qui présente une lecture « synoptique » du cycle Avent-Noël-Épiphanie-Rencontre selon les différentes traditions liturgiques de l'Église. Ce fut un éblouissement, et la découverte de la tradition syrienne qu'il cite abondamment.

Nous nous sommes alors, plus largement, mises à l'écoute de la spiritualité orientale sur ses deux versants : vie liturgique et vie monastique. En 1962, un moine de Chevetogne, Dom Emmanuel Lanne, est venu nous faire un cours sur la liturgie orientale ; quelques mois après, les six sœurs que nous étions alors ont passé une semaine à Chevetogne pour découvrir la liturgie byzantine. Durant cette semaine, un des moines nous a parlé des Apophtegmes des Pères du désert, ce qui fut pour nous aussi une découverte : nous avons trouvé chez eux une référence simple et radicale qui répondait à notre attente. Quelques semaines plus tard, quelqu'un nous a prêté une *Petite philocalie de la prière du cœur*, alors introuvable, et qui fut recopiée à la main.

¹ Article paru dans la revue BLE (Bulletin de Littérature Ecclésiastique, de l'Institut Catholique de Toulouse) en réponse à la question : « Quelle est l'influence de la Liturgie orientale sur votre prière communautaire ? » - BLE CXII/2 Avril-juin 2011

² Joseph LEMARIE, *La manifestation du Seigneur*, Paris, Éditions du Cerf, 1957.

Ainsi, la découverte des liturgies orientales allait de pair avec un approfondissement monastique, à l'école des Pères du désert et de la prière de Jésus, ce qui rejoignait notre désir premier de vivre en petites communautés, un peu comme les skites orthodoxes.

Les retraites œcuméniques de la Transfiguration, organisées depuis les années 60 par les sœurs protestantes de Pomeyrol (à Saint-Étienne-du-Grès, non loin de chez nous), nous ont permis de créer de nombreux liens amicaux avec des orthodoxes. Nous avons fait des séjours dans leur monastères en France ou à l'étranger, et ce fut une grâce ; la lecture de leurs écrits, anciens ou modernes, et la participation à leurs offices nous ont nourries. Chaque sœur priait et méditait, en particulier, sur la traduction de l'office byzantin faite par le P. Mercenier, et le livre circulait entre nous, de main en main. Mais comment « prier ces textes » en tant que communauté ? Devions-nous adopter un des rites orientaux et dépendre ainsi d'un évêque du Proche-Orient ? En effet, lors d'un voyage de Sœur Simone à Rome en 1963, Mgr Edelby nous avait invitées à fonder dans son diocèse un monastère de rite melkite.

Par ailleurs, des engagements œcuméniques comme ceux des bénédictins de Chevetogne ou des jésuites de Meudon justifiaient de pouvoir célébrer dans les deux rites. Mais nous avons vite été convaincues que nous devions rester en Occident et dans l'Église latine. En fait, avant même que nous en ayons une claire conscience, l'œcuménisme était intérieur à nous-mêmes et notre démarche était autre. Il nous fut suggéré de différents côtés d'élaborer un office liturgique en fonction de l'appel de la communauté. Une telle perspective nous semblait inimaginable. C'est pourtant la voie que nous avons prise, avec crainte et tremblement, au bout de deux ans.

Durant ces mêmes années, nous avons trouvé auprès des protestants, en particulier auprès de la communauté de Grandchamp, un accueil chaleureux pour notre recherche. Ils nous ont permis de faire des rencontres importantes et nous encouragèrent sur ce chemin où les catholiques étaient souvent plus réservés.

Presque simultanément, la prise en compte du monde d'aujourd'hui remettait en question, de façon cruciale, notre toute nouvelle découverte de l'Orient. La rencontre à Rome du P. Corbon (prêtre français de rite melkite, vivant à Beyrouth) nous a aidées à passer ce cap. Il est ensuite venu chez nous, en 1965 et 1966, pour nous donner des cours sur les Pères de l'Église et la vie monastique en Orient. Il célébrait en rite byzantin, ce qui nous a permis d'en avoir une connaissance plus concrète. Par ailleurs, étant expert au Concile, il nous a permis de suivre de près les débats conciliaires et les axes qui s'en dégageaient, c'est à dire la réflexion de l'Église sur son propre mystère et une certaine perception de l'Église indivise.

Quand, à la fin du Concile, les différentes Constitutions et les Décrets furent promulgués, nous pouvions enfin poser nos pieds sur une terre ferme, cadeau inestimable après ces années de remises en question. Cependant tout ne faisait que commencer.

En 1966, nous commençons à célébrer les premiers offices vraiment constitués. Ce chantier fut ininterrompu pendant une vingtaine d'années. En vivant l'office d'année en année, nous pouvions mieux percevoir l'expérience spirituelle dont les textes étaient porteurs et opérer les modifications et les ajustements nécessaires, tout en écoutant les remarques et les questions de la communauté, comme celles de nos hôtes et amis. C'est en donnant toute son épaisseur au temps que cet office a pris corps. Ce travail fut souvent laborieux, avec la conscience d'avancer sur des chemins non tracés, dans la solitude inhérente à toute recherche.

Le rythme de ce travail a été intense jusqu'en 1970 environ, et nous pensions être arrivées à un certain équilibre sur l'ensemble de l'année liturgique. Mais en 1972, la lecture d'un commentaire de Jn 21 écrit par Eliane Amado Levi Valensi³ est venu bouleverser nos assurances séculaires : pour elle, « le disciple que Jésus aimait » est le « type » d'Israël qui « demeure

³ Éliane-Amado LEVY-VALENSI, *La racine et la source*, Éditions Zikarone, 1968, p. 93.

jusqu'à ce que Je vienne ». Ce qui peut sembler n'être qu'une découverte fortuite s'avéra être un déclic décisif vers « la lecture infinie »⁴ comme dit David Banon. Nous avons pu approfondir l'interprétation juive des Écritures, tant par nos lectures d'auteurs juifs anciens ou modernes que par des rencontres personnelles, au sein de différentes sessions faites aux Avents, à l'abbaye de Sénanque, à Davar, ou au monastère même. C'est à ce moment-là que nous avons perçu à quel point le décret *Nostra aetate*⁵ entraînait, par voie de conséquence, un retournement, une conversion complète du regard de l'Église sur la vocation d'Israël.

L'antienne latine du *Magnificat* de la fête de l'Épiphanie et ses conséquences.

Il nous faut souligner la place prise, dès le début de notre cheminement, par l'antienne du *Magnificat* de la fête de l'Épiphanie dans le rite latin :

Nous célébrons aujourd'hui un jour marqué de trois mystères. Aujourd'hui les Mages accourent aux noces royales ; aujourd'hui l'eau changée en vin pour le banquet nuptial réjouit les convives ; aujourd'hui l'Église s'est unie à son Époux, car le Christ a lavé ses péchés en recevant de Jean le baptême dans le Jourdain.

Nous avons là comme une clef pour notre recherche, mais nous ne le soupçonnions pas. Rétrospectivement, cette antienne éclaire notre parcours et elle permet de ramasser en quelques mots nos différentes sources. Les « trois épiphanies » – les mages, le baptême du Christ au Jourdain et les noces de Cana – caractérisent les trois sources liturgiques les plus importantes dans l'Église, (le rite latin, le rite byzantin et le rite syrien)⁶, convergeant vers la « manifestation » du mystère de l'Église dans sa nuptialité :

- En Occident, la fête de l'Épiphanie concerne d'abord l'adoration des mages, « manifestation » de la Bonne Nouvelle à tous les peuples qui « *accourent aux noces royales* ».

- Dans l'Orient byzantin (grec et slave), l'Épiphanie célèbre le baptême du Christ dans le Jourdain, « manifestation » de la Trinité (cf. le tropaire de la fête) ; en descendant dans le Jourdain, le Christ assume déjà le mystère pascal de sa mort et de sa résurrection.

- Dans l'Orient syrien, la dimension nuptiale de ce mystère est soulignée⁷ : « *L'Église est unie à son Époux* », l'eau du Jourdain devient l'eau du baptême, comme l'eau de Cana « *est changée en vin pour le banquet nuptial* ».

Toutes ces harmoniques se retrouvent dans chacun des trois courants liturgiques, avec des accentuations différentes. Mais le rite latin les recueille toutes dans une même antienne.

Nous avons découvert successivement et partiellement chacun de ces trois univers qui nous furent comme assignés par cette antienne. Nous nous sommes ainsi trouvées au lieu de leur rencontre⁸. Pour notre office, nous avons puisé dans cet immense patrimoine, et nous faisons donc écho à ces trois traditions, présentes de façon variable selon les temps liturgiques et les sources accessibles. Le fait de prier avec des textes de traditions liturgiques différentes de la nôtre a structuré et nourri notre vie spirituelle et ecclésiale.

Une première approche de la tradition syrienne nous a été rendue possible par le livre du P. Lemarié déjà cité ; c'est encore grâce au P. Lemarié que nous avons pu avoir accès à la

⁴ David BANON, *La lecture infinie*, Éditions du Seuil, 1987.

⁵ Promulgué au Concile Vatican II en 1965.

⁶ Le rite byzantin a ses origines dans le rite syrien, mais il a développé une richesse d'expression qui lui est propre.

⁷ J. LEMARIE, *op. cit.*, p. 402-404.

⁸ La fête de l'Épiphanie est ainsi devenue la fête patronale du monastère, en soulignant l'aspect épiphanie-baptême du Christ, sans pour autant négliger les deux autres aspects.

traduction d'une grande partie du rite syrien faite par un petit frère de Foucauld pour les fraternités du Moyen-Orient. Notre travail liturgique nous a amenées à percevoir progressivement l'importance de cette tradition trop longtemps ignorée.

« L'Orient est aussi syrien. Ce titre représente même une couche théologiquement et spirituellement antérieure à l'hellénisation et à la latinisation. Les traditions de cet Orient syrien ont été préservées des contaminations extérieures et furent conservées par quelques églises héritières de la première Jérusalem et de la première Antioche. [...] Elles demeurent aujourd'hui comme les témoins de l'enracinement de l'Église primitive dans la Synagogue où le christianisme prit naissance. [...] Située entre la pensée grecque et la pensée latine, cette tradition forme le cadre le plus susceptible de rejoindre la vision sémite⁹. »

Très enracinée bibliquement, éloignée de toute abstraction, elle s'exprime à travers des symboles pris aussi bien dans la nature que dans la Parole de Dieu. À titre d'exemple, citons deux textes de notre office qui ont leur origine dans le rite syrien :

« Montons sur les collines de Jérusalem / pour voir le Fils de Dieu guérissant le monde./
Béni soit le Médecin miséricordieux / qui panse les plaies apparentes ou cachées. »
(Répons du 4^{ème} Vendredi de Carême)

« Ô Seigneur, dès le commencement Tu as établi ton Église. Moïse gravit la montagne et contempla le Temple bâti par l'Esprit. En redescendant, il fit sur ce modèle l'Arche d'alliance pour Israël. Puis Salomon T'a bâti un temple où ta voix lui parvint du milieu des chérubins. Gloire à Toi qui as fait de ton Église ta demeure. » (Stichère de l'encensement pour la fête de la Dédicace, le 9 Novembre)

En 1984, l'ensemble de ce travail liturgique est devenu assez stable pour que nous puissions l'imprimer. Un tel travail n'a été possible que dans le retrait d'une vie monastique; nous avons pu ainsi mûrir, dans la prière et le silence, un office inspiré par l'intuition qui nous guidait.

« Dans une Église divisée, le monastère constitue d'instinct le "no man's land" de l'Esprit. Le monastère devrait être une terre œcuménique par excellence. Il peut préfigurer des communions qui, ailleurs, existent seulement en espérance. Où qu'il se trouve, un monastère n'appartient fondamentalement ni à l'orthodoxie ni au catholicisme, dans la mesure où ceux-ci s'opposent encore provisoirement. Il est déjà signe de l'Église indivise vers laquelle l'Esprit nous pousse aujourd'hui puissamment¹⁰ »

L'œcuménisme demande de se laisser atteindre par l'autre, dans son cœur et son intelligence. C'est ce qui ne cesse de nous arriver dans notre rencontre avec les orthodoxes, les protestants, les juifs, depuis un certain nombre d'années. Nous avons aussi à le vivre dans notre humble quotidien : l'un ne va pas sans l'autre.

L'apport des liturgies orientales dans notre prière communautaire : approche générale.

Conçu pour un petit nombre, cet office est dense mais relativement court ; il ne vise pas à un grand déploiement liturgique mais les gestes et les signes symboliques ne sont pas pour autant négligés. Les offices peuvent parfois être remplacés par la prière de Jésus dite ensemble

⁹ Michel HAYEK, *Liturgie Maronite*, Mame, 1964, p. XIV.

¹⁰ Dom André LOUF, conférence donnée le 16 Décembre 1979 à Notre-Dame de Paris pour l'inauguration de l'année saint Benoît.

ou en cellule¹¹.

La pratique, pendant 10 ans, de l'office bénédictin nous avait donné une base solide, mais il ne répondait pas à plusieurs de nos aspirations. En prenant une certaine distance à l'égard de la Règle de Saint Benoît, le rythme des sept offices par jour fut remplacé par trois offices (matin, midi et soir) au profit de la prière silencieuse en cellule ; des Matines furent célébrées la nuit ou au petit matin pour les grandes fêtes.

La présence des icônes, non seulement en permanence dans la chapelle, mais aussi au milieu du chœur, lors des fêtes de plus ou moins grande importance, introduit dans le mystère célébré et participe à l'intériorisation des textes chantés ; elles éduquent le regard à percevoir la Lumière incréée au cœur de la réalité créée. Plusieurs sœurs de la communauté écrivent des icônes, dans une fidélité créatrice à la tradition, le travail d'élaboration liturgique de la communauté se prolongeant dans celui de l'écriture de l'icône.

Pour le chant, nous avons privilégié la clarté de la pensée et l'adaptation des formules musicales au français. Le système musical des tons byzantins permet de s'adapter de façon très souple aux tropaires en prose ; en même temps, le chant à plusieurs voix donne sobriété et ampleur au texte chanté. La musique est d'origine diverse, le plus souvent de source byzantino-russe et dans quelques cas plus rares, de source latine, grecque ou arabe.¹² Nous nous sommes référées à la tradition orientale qui a une façon spécifique d'intégrer silence et parole :

« Il ne s'agit pas d'une absence de sons ou de voix. Il s'agit d'une « qualité » silencieuse, une qualité d'effacement pour ne jamais risquer de devenir un « écran » entre la Parole-Verbe et la communauté¹³. »

Au niveau de la structure de l'office, une alternance de textes chantés (tous ensemble, en chœurs alternés, ou en solo), de textes modulés, et de courtes litanies articulent les différentes étapes de la célébration ; ce qui donne un rythme, une respiration propre, un mode de présence tantôt plus intériorisée et silencieuse, et tantôt plus active. Mais l'intégration du silence joue aussi dans la « qualité silencieuse » de la célébration, qu'il s'agisse de chants ou de lectures. Le fait de moduler les textes lus évite la subjectivité dans la lecture ; mais les lectures bibliques ne sont pas cantilées, sauf les évangiles des grandes fêtes.

Nous nous sommes référées à l'Orient pour la façon de percevoir le temps : la semaine commence le lundi pour se terminer le dimanche suivant dans l'après-midi, signifiant ainsi que la marche du chrétien dans l'histoire est toujours une montée vers Pâques. Mais pendant le temps pascal, le rythme s'inverse, la semaine commençant le dimanche et se terminant le samedi suivant, car la fête de Pâques rayonne sur toute la semaine. Le caractère pascal de l'office du samedi soir et du dimanche matin a été très souligné en reprenant des textes de l'Octoèque byzantin. Cependant, quelques stichères de l'encensement de l'office byzantin ont été remplacés par des citations de saint Paul ou des Pères qui explicitaient davantage le « pas encore » de la résurrection, dimension que l'on retrouve dans l'ensemble beaucoup plus vaste des vigiles byzantines.

¹¹ L'office byzantin a « un caractère souple et extensif, avec un matériau qui peut être utilisé de manière plus ou moins exhaustive, et aussi selon les forces de chacune » (P. Boris BOBRINSKOY, *La vie liturgique*, Éditions du Cerf, 2000, p.140).

¹² Le tout premier livre que nous avons à notre disposition fut le livre édité par les Pères Blancs de Jérusalem pour la Divine Liturgie : *Syllitourgikon* du P. Abel COUTURIER (Franciscain de Jérusalem) en 1924. Le texte était simultanément en grec, en arabe et en français. Ce livre, ainsi que les tons russes adaptés au néerlandais par les moines orthodoxes de La Haye, nous ont permis de nous lancer dans l'élaboration du chant. Quand l'œuvre d'André Gouzes fut diffusée, nous étions déjà bien engagées dans un travail adapté à un petit groupe aux possibilités limitées.

¹³ Nicolas LOSSKY, *Essai sur une théologie de la musique liturgique*, Éditions du Cerf, 2003, p.108.

Le schéma de base des offices est assez simple, sauf pour les vigiles de grandes fêtes et les vigiles de la Résurrection, le samedi soir : dans ces derniers cas, nous avons intégré davantage d'éléments de l'office byzantin (par exemple la procession du lucernaire).

Quelques exemples.

Pour certains textes des Pères, nous avons modifié des expressions trop négatives à l'égard du monde, ou relevant d'une théologie de la substitution à l'égard d'Israël. Parfois nous avons rapproché des textes de sources différentes, mais la « création » n'a pas été voulue en tant que telle. Le P. Nicolas Lossky exprime bien, dans l'introduction au *Lectionnaire patristique* du P. Jean-René Bouchet o.p., la façon liturgique de lire les Pères de l'Église :

« Elle consiste en un choix de passages qui dit l'essentiel du mystère chrétien (vu par le prisme de la fête célébrée), arrangé en une courte homélie. Cette homélie exprime l'enseignement du Père dans la mesure où il s'inscrit dans la tradition de l'Église. L'expérience ecclésiale de Dieu, c'est extraire de la littérature patristique ce qui vaut pour tous les temps. Une grande partie de l'hymnographie byzantine est ainsi composée, rassemblant des citations d'homélies patristiques¹⁴. »

Les lectionnaires des différentes traditions liturgiques, et les nombreuses allusions bibliques des tropaires et des homélies patristiques ont servi de référence pour établir le lectionnaire des grandes fêtes. Des lectures propres ont aussi été retenues pour chaque jour de leur octave, ce qui permet d'approfondir le sens de la fête sous ses différentes facettes, dans une sorte de méditation où l'Écriture commente l'Écriture. Une meilleure connaissance de la lecture juive de l'Écriture a guidé plusieurs de nos choix.

Une démarche semblable se retrouve dans l'art jusqu'au XII^e siècle environ : des scènes bibliques et évangéliques sont parfois mises côte à côte, se commentant l'une par l'autre. Ainsi, pour les lectures de l'office du Vendredi saint matin, notre lectionnaire s'est inspiré des sarcophages paléochrétiens d'Arles, où le jugement de Suzanne (*Daniel* 13) et le jugement du Christ devant Pilate sont mis en parallèle.

Selon le principe de la « synaxe des saints » du calendrier byzantin, les saints sont regroupés selon plusieurs types de sainteté et pour chaque synaxe, la date retenue est celle de la fête du saint le plus connu d'entre eux : les saintes moniales (15 octobre, sainte Thèrèse d'Avila), les saints docteurs (30 janvier, saint Thomas d'Aquin), les saints moines pérégrinants (4 octobre, saint François), les saints évêques de l'Église de Gaule (11 novembre : saint Martin), etc. C'est une façon de percevoir l'Église comme communion des saints à travers l'espace et le temps, en Occident et en Orient.

Le temps de l'Avent est particulièrement riche dans le rite latin. Nous avons intégré dans l'office de ce temps liturgique les anciens répons des Matines et les antiennes en Ô. Les traditions orientales, elles, font mémoire des ancêtres du Christ, le dernier dimanche avant Noël. Dans notre office, la « synaxe des prophètes », le 3 décembre, et la « synaxe des Matriarches », le 13, soulignent, avec les ancêtres du Christ, l'espérance messianique de sa venue.

L'Orient fête le 9 décembre la conception de Marie¹⁵, comme la conception de saint Jean-Baptiste est fêtée le 23 Septembre. En Occident, la fête du 8 Décembre est plus dogmatique. Cette fête fait difficulté sur le plan œcuménique, tant pour les protestants que pour les orthodoxes. Nous la célébrons avec des textes des homélies de Saint Jean Damascène sur la Mère de Dieu.

¹⁴ Jean-René BOUCHET, *Lectionnaire patristique dominicain*, Éditions du Cerf, 1994, Avertissement, p. 8.

¹⁵ Appelée dans la liturgie byzantine « conception d'Anne ».

La fête du 2 février est d'abord, pour les orientaux, la fête de la Rencontre du Messie-enfant avec son peuple, personnifié dans le vieillard Syméon et la prophétesse Anne. En Occident, l'aspect marial a progressivement pris plus d'importance. Cependant l'ancienne antienne de la procession de la Chandeleur¹⁶ reprend un texte de la liturgie byzantine qui exprime la dimension ecclésiale de la fête, à la charnière des deux Testaments¹⁷. Nous avons intégré ces différentes composantes dans l'office.

Pour les fêtes de la Vierge, si l'Annonciation et la Visitation ont un fondement dans le récit évangélique de Luc, la Nativité de la Vierge (8 septembre), la Présentation au Temple (21 novembre) et la Dormition/Assomption (15 août) se réfèrent à des évangiles apocryphes. Ces textes sont à prendre selon leur genre littéraire propre, mais ils n'en expriment pas moins une dimension réelle du Mystère célébré :

- La Nativité de la Vierge, après l'épreuve de la stérilité de Joachim et Anne, renvoie au thème biblique de la stérilité des Matriarches et au don gratuit de Dieu.

- La Présentation de la Vierge au Temple souligne comment Marie a été préparée à devenir le temple de Dieu. Nous sommes aussi appelés, à sa suite, à devenir sanctuaire intérieur de la Présence. Comme le dit Grégoire Palamas, « Marie est la première des hésychastes ».

- Par le rassemblement des douze apôtres venus des confins du monde autour de son cercueil, la Dormition célèbre Marie comme Mère de l'Église, et comme première ressuscitée qui intercède pour le monde.

Perspectives.

Ces quelques pages permettront peut-être de mieux mesurer quelle est la place des liturgies orientales dans notre prière communautaire. Poussées par une conviction obscure mais forte, nous avons cherché ce qui nous était accessible tant dans les diverses traditions liturgiques que chez les Pères, pour en faire le tissage d'un office ouvert sur l'Église indivise.

L'intuition fondamentale qui nous a mis en mouvement, bien avant d'avoir des mots pour le dire, était donc d'enraciner notre prière dans le cœur profond de l'Église une. Situées dans l'Église latine d'Occident, nous nous sommes ouvertes, dans un premier temps, aux traditions orientales, pour retrouver « l'âme intégrale » de l'Église indivise, comme l'a écrit le P. Corbon¹⁸. Mais cette même intuition de fond nous a conduites à dépasser peu à peu la problématique Orient/Occident pour nous situer à ce lieu de rencontre des trois grands fleuves liturgiques de l'Église qui ont tous leur source dans la prière synagogale. Progressivement, nous avons pris conscience, à travers l'expérience liturgique même, que l'Église indivise ne se trouve pas seulement à la source, avant les grandes ruptures historiques, mais qu'elle est aussi l'horizon eschatologique de notre vie ecclésiale.

Que pouvons-nous dire alors de cette entreprise qui peut sembler d'une audace téméraire ? Avec le recul, il semble qu'il fut donné aux membres de la communauté un sens de l'Église, même inchoatif, qui leur a permis de traverser l'insécurité des temps de tâtonnement, au cœur d'un contexte ecclésial lui aussi en pleine mutation.

Bien plus tard, la lettre apostolique de Jean-Paul II *Orientale Lumen* (1995), toute centrée sur l'accueil et l'écoute des richesses de la tradition orientale, nous a soutenues et confirmées ; il

¹⁶ « Sion, prépare ta demeure pour accueillir le Christ-Roi... » Cette antienne est reprise dans la Liturgie des Heures comme hymne du 1^{er} février au soir.

¹⁷ C'est un témoignage parmi d'autres de la circulation des textes entre les différentes Églises locales pendant le premier millénaire.

¹⁸ « Les catholiques à la redécouverte de leur âme orientale », dans *Proche-Orient Chrétien*, 1965.

affirmait que l'Église devait réapprendre « à respirer avec ses deux poumons, l'Orient et l'Occident ». Il disait encore :

« L'Église, entre Orient et Occident, ne peut être qu'une, une et unie. [...] L'unité exigera l'apport de la sensibilité et de la créativité de l'amour, allant peut être au-delà des formes déjà connues au cours de l'histoire. (*Orientale Lumen*, 20)

« Les paroles de l'Occident ont besoin des paroles de l'Orient pour que la Parole de Dieu dévoile toujours plus ses insondables richesses. Nos paroles se rencontreront pour toujours dans la Jérusalem céleste, mais nous souhaitons et nous voulons que cette rencontre soit anticipée dans la sainte Église qui marche encore vers la plénitude du Royaume. » (*Orientale Lumen*, 28)

Notre prière liturgique a suivi et « transcrit » tout ce cheminement. Nous nous sommes trouvées, de ce fait, par la dynamique interne de notre vocation monastique, comme projetées au cœur de questions qui touchent la liturgie, l'œcuménisme et l'ecclésiologie. C'est là que nous expérimentons à quel point la vie monastique et le « mystère » de l'Église sont intimement liés et trouvent leur lieu d'expression et de ressourcement dans la liturgie, comme l'a écrit le P. Lambert Beauduin, pionnier du mouvement liturgique et du travail œcuménique.

Il disait aussi que, dans la prière pour l'unité des chrétiens, « le vrai modèle à imiter est le modèle vétérotestamentaire de l'attente messianique »¹⁹ Cette dimension eschatologique permet à chaque Église de marcher vers l'unité, en toute ouverture et humilité, comme le disait encore le pape Jean-Paul II :

« Si la Tradition enseigne aux Églises la fidélité à ce qui les a fait naître, l'attente eschatologique les pousse à être ce qu'elles ne sont pas encore en plénitude et que le Seigneur veut qu'elles deviennent, et donc à continuellement chercher de nouvelles voies de fidélité, vainquant le pessimisme, projetées qu'elles sont vers l'espérance de Dieu qui ne déçoit jamais. » (*Orientale Lumen*, 8)

Les catégories Orient/Occident, comme les différents rites liturgiques, prennent tous leur place dans cette visée eschatologique. Notre prière communautaire nous situe dans cette perspective.

Le sens de l'eschatologie creuse dans la conscience ecclésiale un sens de l'incomplétude et une attitude de réceptivité. Par ces textes venant des différentes liturgies et des Pères, ainsi que de la tradition juive, par les lectures bibliques qui se répondent et s'interpellent, nous tentons d'inscrire quelque peu cet espace silencieux au cœur de l'Église en prière.

Notre vie de prière et notre expérience quotidienne sont marquées par le mystère de l'Église comme communion rassemblant toutes les Églises : l'Église dans laquelle notre baptême nous a inscrites et toutes les autres Églises-sœurs, dans une commune écoute de l'Esprit à l'œuvre dans l'humanité entière.

¹⁹ Cité par R. LOONBEEK et J. MORTIAU, *Un pionnier, Dom Lambert Beauduin*, Éditions de Chevetogne, 2001, t. I, p. 904.